

Le bonheur est une illusion vraie

(in *Gabriel Matzneff*, ouvrage collectif publié sous la direction de Florent Georgesco, Editions du Sandre, 2011)

1

Je connaissais la réputation sulfureuse de Gabriel Matzneff, mais je n'avais lu de lui que *Boulevard Saint-Germain*, court recueil de textes que j'avais trouvés légers – j'appendrais plus tard à goûter cette légèreté. Puis je suis tombé amoureux de son œuvre : son journal, d'abord, dont le dernier volume en date, *Carnets Noirs*, m'a frappé par son allant, la vigueur de certains énoncés, l'affirmation d'un bonheur sensuel malgré l'âge et certaines déceptions. Ses romans, ensuite, dont *Ivre du vin perdu* est de l'avis même de l'auteur le meilleur, et dont la prose classique et dense, le sens de la provocation, les digressions sur l'art amoureux m'ont envoûté. Les essais, enfin, dont *La diététique de Byron* m'a paru merveilleusement maîtrisé – précis, richement écrit et manifestement en symbiose avec la vie même de l'auteur, qui semble partager avec Byron nombre de paradoxes et de passions.

C'est d'ailleurs de ce dernier livre dont je vais m'inspirer pour mettre en mots quelques réflexions suggérées par mes lectures de Matzneff. Alternant commentaires et citations, j'aimerais adopter ce ton plus sérieux, moins relâché,

moins spontané que dans les journaux intimes, mais auquel j'avais envie de m'essayer, quelques pages, pour jouer le jeu de l'analyse.

2

Les journaux d'écrivains laissent généralement un goût amer, celui de la rancœur et du temps qui passe. Il y en a cependant de lumineux, moins nombreux mais plus marquants, comme s'ils détenaient un secret plus rare, et celui de Gabriel Matzneff est de ceux-là. Son écriture, depuis plus de quarante ans qu'il publie journaux, romans et essais, dégage un puissant parfum de bonheur. On y décèle bien quelques inquiétudes, mais elles sont vite rachetées par le puissant mouvement de joie sensuelle.

L'auteur y énumère un certain nombre de réjouissances : l'amour des (très) jeunes femmes, les voyages, les lectures et les bonnes tables... Le bonheur est possible, de toute évidence, et l'on n'a pas assez de toute une vie pour en explorer la matière infiniment ramifiée. « J'aurai vécu mille choses, infiniment plus que la plupart des hommes, et de ce privilège je dois remercier les dieux » écrit-il dans ses *Carnets Noirs*, dernier volume en date de son journal, page 222. « Ces heures avec Marie-Agnès ont été un bonheur parfait, *a joy forever*, et je dois rendre grâce à Dieu, aux dieux, de vivre des instants d'une telle félicité, ensemble paisible et intense, d'une telle harmonie bienheureuse. » (page 88)

Quant aux déplaisirs, ils existent mais on peut les circonscrire. La prise de poids, le monde du travail, la prudence des mères et des censeurs, le mariage tenu pour l'une des formes du suicide... Autant de pièges auxquels une certaine vigilance permet d'échapper. Matzneff n'est pas un professeur de noirceur ; il n'est pas du genre à ruminer. Tout entier tourné vers la lumière, il a bien l'intention d'être heureux. Pas de compromis avec le malheur. Quand bien même on serait assailli par la souffrance, quand bien même la tentation serait grande de tout abandonner, par paresse ou par lâcheté, les sources de satisfaction restent suffisamment puissantes pour nous remettre à flot.

Difficile à cet égard de ne pas lire dans le beau portrait de Byron que fait Matzneff quelques-unes de ses propres *obsessions positives* : « Les colonnes d'Hercule qui ont sa vie durant soutenu Byron, les garde-fous qui l'ont préservé de succomber au vertige du suicide, sont le goût de l'écriture, l'amour des corps jeunes, la discipline diététique, l'enthousiasme pour la liberté des hommes et des nations. Autrement dit : son talent, sa sensualité, son intelligence, sa générosité. » (*Diététique...*, p 23)

Ainsi Matzneff se positionne-t-il toujours au cœur même de ce qui le fait jouir. Il pourrait incarner la figure de l'homme dégagé de toute contrainte, assouvissant jusqu'au dernier instant son appétit de bonheur, mais aussi « persévérant dans son être », pour reprendre la formule de Spinoza, n'ayant d'autre exigence que de se connaître soi-même et d'affirmer ses penchants. « Pour un artiste, il n'y a qu'une règle d'or : être soi-même, oser l'être, et le rester »

(*Diététique...*, page 70). Lisant les volumes de son journal, on a parfois la sensation de découvrir la personne qu'on aurait soi-même été si l'on avait eu la chance de pouvoir se consacrer aux plus belles choses – en évitant de se rendre esclave du travail salarié, par exemple.

Curieusement, sa peur de vieillir est légère. Le passage des ans pourrait quelque peu gâcher la fête, mais Matzneff se fait un point d'honneur de goûter les joies de l'amour jusqu'au dernier instant. A tout âge, l'accomplissement sensuel lui procure des bonheurs comparables. Le plaisir n'a pas de ride, et rien n'entame la puissance des jouissances quand elles surviennent.

3

Et pourtant... L'existence se partage-t-elle aussi facilement entre plaisirs à cultiver et douleurs à fuir ? A y regarder de plus près, l'œuvre de Gabriel Matzneff marque une perpétuelle ambivalence envers ce qu'on pourrait appeler « la vie commune », celle que suivent la plupart des gens lorsqu'ils cèdent à l'impérieuse pression sociale – mariage, enfants, travail, conformisme à tous les étages... Ce noyau de vie traditionnelle signifie la mort, tout simplement (« Lord Byron écrira, dans *Don Juan* (XV, 39), à propos de la « danse du mariage » : « Ce serait pour un peintre un aussi beau sujet que « la danse de la mort » d'Holbein : – mais non, le sujet est le même. » », *Diététique...*, page 104), et il convient de le fuir, par tous les moyens que la société vous offre, si vous éprouvez tant soit peu le goût de vivre. Mais l'écrivain ne peut se contenter de l'éviter. Son œuvre y perdrait en

profondeur. Le mariage, il doit le connaître pour en parler. Les femmes, jalouses, mesquines, oublieuses du bonheur passé, il lui faut avoir éprouvé la morsure de leur amour pour en faire le portrait.

« L'ennui, avec l'hôpital, la caserne, la prison ou le mariage, c'est qu'un écrivain, pour pouvoir en écrire, doit d'abord les vivre : les besogneux peuvent se contenter de ces qualités secondaires que sont l'érudition et l'imagination ; mais un grand écrivain, lui, ne peut se satisfaire de l'invention et du savoir livresque : le principe de son inspiration est l'expérience existentielle. » (*Diététique...*, page 109)

Toute la beauté vénéneuse de l'existence est là, dans ces tragédies du quotidien où se plonger pour les comprendre. Et c'est une vision paradoxale de l'écrivain que nous offre Matzneff : il le présente à la fois comme s'échappant vers toujours plus de liberté mais se contraignant à de sévères déconvenues. La « vraie vie » est ailleurs, mais elle a besoin du noyau repoussoir de la vie commune. La beauté réside dans la connaissance et l'éclaircissement du cauchemar. En somme, il n'y a pas de paradis sans connaissance préalable de l'enfer. La beauté, c'est la description de l'enfer quand on a franchi les portes du paradis. Ou bien le mouvement perpétuel de dégagement de l'enfer vers un autre monde encore inconcevable.

Les choses seraient encore trop simples, pourtant. Car cette vie de l'ailleurs, ces belles heures d'amour partagé, de bonheur sensuel, quand bien

même on les vivrait pleinement, elles s'évaporent vite. Le désir s'émousse, les conventions reprennent le dessus, la mort sépare les êtres... Et c'est à l'artiste qu'il convient de fixer tout cela. « Oui, le temps dévore tout : nos amours, nos paysages, et promptement notre vie elle-même. Nos seuls remparts contre la mort sont la culture, c'est-à-dire la mémoire, et l'art, qui est la feuille où, tel un entomologiste qui garde aux ailes fugitives des papillons leurs couleurs diaprées, nous fixons nos amours mortes et nos illusions abolies. » (*Diététique...* , page 86) Plaisir et bonheur ne sont rien, rien du tout si l'artiste ne les cueille et ne les dépeint.

D'autant que les femmes sont oublieuses ! C'est un des leitmotiv les plus fréquents de Gabriel Matzneff : la vraie différence entre les sexes réside dans ce rapport à la mémoire. L'auteur se plaît à retenir chaque détail des mille bonheurs partagés, à cultiver les marques de tendresse et de respect bien après la fin d'une histoire. Mais la plupart de ses amoureuses préfèrent lui tourner le dos. Nulle nostalgie, chez elles. Et même la volonté d'effacer le passé, voire de le réécrire. Matzneff n'a pas de mots assez forts pour fustiger ce funeste penchant... Et toute son œuvre fait parfois l'effet de vouloir contrer cette force d'oubli. Journaux, articles, romans inlassablement écrits pour figer ce que d'autres s'emploient si constamment à renier.

« Une femme amoureuse est plus totale qu'un garçon dans le don de soi, mais une femme qui cesse d'aimer, son mari ou son amant, peu importe, est capable de la pire duplicité, des plus cyniques trahisons ; elle devient fourbe au

suprême degré. Dans l'amour comme dans l'éloignement, l'homme reste lui-même : faible, égoïste et lâche. » (*Ivre du vin perdu*, page 16)

Autant le savoir, alors, et jouer avec – cette exigence de détachement va d'ailleurs donner lieu à l'un des passages les plus savoureux de l'œuvre de Matzneff. Dans son délicieux petit traité *De la rupture*, il adresse un conseil au jeune homme fraîchement éconduit : « Si vous voulez vraiment être désagréable, envoyez-lui des photocopies de ses lettres d'amour. Une femme qui n'aime plus déteste qu'on lui remémore ce qu'elle était du temps qu'elle aimait. Obligez la traîtresse à relire les brûlants mots d'amour et les serments qu'elle vous a prodigués. Je vous garantis le résultat, elle sera furieuse. Si cela vous amuse, faites-le, car dans le malheur les moindres plaisirs sont les bienvenus. » (page 20)

4

Nature volatile du bonheur. Lui si fragile, balayé par le temps... A-t-il seulement une consistance ? Quelques phrases plus amères de Gabriel Matzneff, des phrases plus rares mais surprenantes par leur côté désabusé – tout au moins, marquées par une tournure si particulière qu'elle amène le lecteur à réfléchir à ce qu'elles signifient vraiment – suggèrent une vision plus noire de ce bonheur tant recherché.

C'est par exemple le cas avec le sentiment de vie ratée ; Matzneff y revient, de temps en temps. Coquetterie ? Façon de couper court aux reproches d'autosatisfaction ? L'auteur ne se permet que rarement ce genre de

considérations, mais avec régularité, par salves brèves et fulgurantes. Comme dans ce passage des *Carnets Noirs* que rien n'annonce : « Ce matin j'ai bu un café chez Julie dans son confortable hôtel particulier de la rue B., j'étais bien, il faisait chaud (...), je me suis mis à haïr l'absolu ratage qu'est ma vie sociale, amoureuse. Ma vie. » (p172). Ou bien, page 75 : « Comme chaque jour depuis le début de la semaine sainte, Jean-François Colosimo était là, entouré de sa femme et de ses filles (dont l'une, particulièrement pieuse, me plaît beaucoup et me trouble). A comparaison de la vie de Jean-François ma vie est un échec absolu. Quelle solitude est la mienne ! Quel vide ! Quelle inutilité ! »

Surpris par cette hantise de n'avoir rien construit chez un auteur pourtant habitué aux plaisirs les plus substantiels, le lecteur en tire l'impression que la vie de Matzneff est une splendide coquille vide, une cathédrale infiniment ciselée bâtie sur un espace auquel il manque quelque chose. Et ce quelque chose dont il souffre de l'absence, ce quelque chose qui porte une ombre à la foisonnante litanie d'expériences, ce quelque chose est la matière même de la vie des gens conventionnels, cette matière dont la pesanteur les étouffe parfois et dont ils rêvent de se détacher. « Je me reconnaissais, avec une ivresse amère et un orgueil inexprimable, dans le portrait que Byron trace de Lara : « Il y avait en lui un mépris vital de toute chose, comme s'il eût épuisé le malheur. Il demeurait étranger sur la terre des vivants ; esprit exilé d'un autre monde, et qui venait errer dans celui-ci. » » (*Diététique...* , page 83)

Le rapport entre la vie de Matzneff et celle de ses lecteurs pourrait être, en fin de compte, celui du contenant et du contenu : la vie des gens qui subissent les contraintes sociales ressemblerait à une matière informe, ni très agréable ni très belle, aspirant à trouver le principe qui lui donnerait un peu de tenue... Principe dont l'éclatant écrivain se proposerait d'énoncer les linéaments. Deux miroirs face à face, en fin de compte, chacun se mirant dans l'autre et rêvant à l'infini d'acquérir la consistance de cet ennemi qu'il adore.

Paradoxe de la vie d'artiste : il se met à distance pour vivre plus intensément, observe la vie des autres et la comprend mieux qu'ils ne se comprennent eux-mêmes. C'est un peu comme si l'on ne pouvait jamais à la fois vivre et comprendre. Ou comme s'il y avait toujours une fatalité de l'extérieur, c'est-à-dire la nécessité de maintenir hors de soi comme un point de fantasme, sur lequel on glose et qu'on rêve d'approcher sans jamais l'atteindre. Puissiez-vous l'atteindre, il faudrait vous en choisir un autre – peut-être même le point dont vous êtes parti.

Chacun des deux mondes – celui du petit bourgeois, celui de l'artiste – se sent supérieur à l'autre et pourtant fantasme de verser dans son image inversée. Frères ennemis, irréconciliables, et pourtant frères siamois. Ce n'est pas le moindre des mérites de Matzneff que de s'en accommoder avec légèreté.

Cette tension, cet équilibre instable entre deux mondes incompatibles suscitent forcément des paradoxes, des conceptions baroques qu'une lecture fidèle révèle progressivement. Il y a comme des équations de pensée chez Matzneff que le lecteur peut prendre un malin plaisir à développer jusqu'à leurs ultimes conséquences. Concernant le mariage, par exemple, dont nous avons déjà parlé : il incarne aux yeux de Gabriel la pure et simple mort de celui qui s'y engage, non sans représenter une forme d'absolu. Quel regret de ne pas avoir réussi le sien ! Et quelle nécessité pour l'artiste de s'y frotter un jour ou l'autre ! La synthèse de cette réflexion donnerait : le comble de la vie = la mort.

Il y a de même chez Matzneff une équation très particulière de l'amour. Aimer une jeune femme, ce n'est pas forcément l'aimer telle qu'elle est, c'est l'aimer telle que l'amour la transfigure. Il y a comme une excitation des choses au parage de l'amour, une excitation qui les rend désirables et fécondes. Mais c'est un mouvement s'entraînant lui-même, une courbe de feu s'alimentant à son propre foyer. Tension vers l'illusion... Matzneff n'aime jamais autant la vie que lorsqu'elle s'élève au-dessus d'elle-même. Elle sort alors de ses gonds, sa nature est comme forcée. L'amour de la vie se place légèrement en surplomb de celle-ci.

On le pressent lorsque Matzneff évoque les défauts que l'on identifie chez les partenaires : en général on aime une personne en dépit de ses défauts, ou par le miracle même de ses défauts, comme si l'amour se développait en dehors de tout jugement, en marge même du principe de réalité. Matzneff n'a pas de mots assez durs, par exemple, pour fustiger l'attitude de l'épouse de son cher lord : « Lorsque

lady Byron décrit son mari comme un effroyable et vicieux despote, comme un vampire qui, penché sur elle, l'empêchait de vivre, de s'épanouir, d'être heureuse, ce portrait est peut-être juste. Cependant, où mène la soudaine lucidité – réelle ou prétendue – de lady Byron ? Ses jugements sur Byron, qui se veulent accablants, rendent compte de tout, sauf de l'essentiel, qui est l'amour. Une femme qui aime un homme ne l'aime pas pour ses « qualités ». N'importe quoi, et jusqu'au plus aigre de nos ennemis, est capable d'apprécier nos « qualités » » (page 121).

Il y a ainsi quelque chose de nietzschéen chez Matzneff, une *volonté* de jouir davantage qu'une jouissance passive, une constante maîtrise de soi – et des autres à travers soi – permettant une approche forte et créatrice de l'amour. Sous les airs légers d'une œuvre au fil de la plume, attentive aux plaisirs furtifs, aux baisers volés, aux étreintes passionnées, il y a quelque chose comme une philosophie du vouloir et de la résistance. Matzneff construit son bonheur contre le monde qui l'entoure, contre les mesquineries de l'époque. Il échafaude même son plaisir, excitant les jeunes femmes pour qu'elles donnent le meilleur d'elles-mêmes. Et s'il s'agissait de conclure cette rapide évocation d'une œuvre par une formule qui la résumerait, nous pourrions peut-être affirmer du bonheur de Matzneff qu'il est une sorte d'*illusion vraie* – patiente élaboration d'une joie plus consistante que le monde dont elle s'inspire.

Citons pour finir ce paragraphe des *Carnets Noirs* qui me paraît résumer l'essentiel du message contenu dans les livres de Matzneff, en même temps qu'il s'adresse aux lecteurs des générations suivantes. Cet article, au fond, pourrait être une façon de lui répondre et de lui promettre que la leçon a été retenue. « J'aimerais que mes livres aident de futurs jeunes lecteurs à se pénétrer de la conviction que même dans notre monde fliqué, uniformisé, où la singularité est de moins en moins admise, il existe une réelle possibilité d'être un esprit libre, d'avoir une existence hors-norme, au nez et à la barbe des professeurs de morale et des sycophantes. Pour cela, il faut la santé, le courage, l'indifférence souveraine au qu'en-dira-t-on, la foi en sa bonne étoile et – last but not least – comprendre que la félicité ne réside pas dans la possession mais dans la dépossession, que pour être heureux nous devons sans cesse nous dépouiller, nous alléger. » (page 282).

Aymeric Patricot